

Laval théologique et philosophique



Joseph LEBACQZ, *De l'identique au multiple*. Le problème des universaux reconsidéré à la lumière du bergsonisme et des philosophies existentialistes. Un volume broché (16 X 24 cm) de 164 pages. Éditions Nauwelaerts, Louvain, 1968

Henri Declève

Volume 27, numéro 1, 1971

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1020211ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1020211ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Laval théologique et philosophique, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Declève, H. (1971). Compte rendu de [Joseph LEBACQZ, *De l'identique au multiple*. Le problème des universaux reconsidéré à la lumière du bergsonisme et des philosophies existentialistes. Un volume broché (16 X 24 cm) de 164 pages. Éditions Nauwelaerts, Louvain, 1968]. *Laval théologique et philosophique*, 27(1), 95–97. <https://doi.org/10.7202/1020211ar>

dactions, discussion et vote en Assemblée conciliaire) et nous donne un commentaire littéral de chaque paragraphe, dont le texte latin est mis en regard de la traduction fournie par la *Documentation Catholique* légèrement retouchée pour serrer de plus près le texte latin.

L'auteur effectue son travail en se servant des différents textes publiés par la Commission conciliaire des Séminaires, Études et Éducation catholique. Il utilise aussi abondamment, comme en font foi les nombreuses références au bas des pages, les commentaires et livres parallèles parus en diverses langues, ouvrant ainsi des horizons sur l'aspect des pays étrangers, y compris des pays de mission ou l'auteur travaille depuis 20 ans (18 au Japon, en Inde depuis lors). De plus l'auteur ne manque pas de signaler à l'occasion les lieux parallèles contenus dans les autres documents conciliaires qui viennent compléter les directives spéciales sur la formation des prêtres. L'ouvrage se termine par une bibliographie, qui contient les titres additionnels à ceux déjà mentionnés dans les notes et à la table des abréviations, et par un index des documents conciliaires signalés au cours de l'ouvrage et un index analytique.

Ce travail d'un auteur canadien, édité à Paris, mérite une très large diffusion.

G. PETIT

Joseph LEBACQZ, *De l'identique au multiple*.

Le problème des universaux reconsidéré à la lumière du bergsonisme et des philosophies existentialistes. Un volume broché (16 × 24 cm) de 164 pages. Éditions Nauwelaerts, Louvain, 1968.

Il est des gens qui, devant un terrain ou un champ, pensent d'abord à une aire, à une possibilité de défrichement, de culture ou de fouilles ; il en est d'autres qui y voient tout de suite un bien-fonds. Il en est qui aiment « travailler sur le terrain » ; il en est par contre qui saisissent d'emblée la nécessité d'établir un cadastre. Les premiers parleront d'éléments ou de découvertes *fondamentales* ; les seconds insisteront sur ce

qui est *foncier*. C'est parmi ces derniers que se range le P. Lebacqz.

En relevant ce tour d'esprit, nous avons pensé, avouons-le, à ces deux professeurs que met en scène Claudel ; ils sont désireux de voir surgir du nouveau, mais du nouveau qui soit tout pareil à l'ancien. L'évocation est assurément injuste. Qu'on nous la pardonne cependant : en utilisant maintes fois « foncier » là où pas mal de lecteurs auraient attendu « fondamental », le P. Lebacqz a bel et bien réintroduit dans sa conception des universaux un élément *inné* qu'il tient comme allant de soi. Le Robert signale cette ambiguïté du terme « foncier ». Il eût fallu en tenir compte surtout dans une discussion qui prétend se laisser éclairer par les philosophies existentielles.

Le problème des universaux n'est pas, nous dit l'auteur, celui de savoir s'il existe un pont quelconque entre la singularité, mode propre du réel, et le mode propre à l'esprit, l'universalité. Il s'agit plutôt de saisir comment le concept en sa formalité représente un caractère de pluralité, c'est-à-dire d'identité des divers, inhérent par nature à chacun des individus du genre ou de l'espèce considérés. Si le concept abstrait vaut de tous et de chacun, c'est parce qu'il appréhende l'être concret comme nature spatio-temporelle, en tant donc que son identité singulière implique elle-même non seulement ressemblance mais identité avec d'autres. L'étendue et la durée étant des continus indéterminés, l'extériorité des individus dont elles caractérisent l'essence est à la fois suffisante pour les distinguer les uns des autres et incapable de leur conférer aucune détermination particulière. Chacun se réfère donc à une multitude d'autres au moins possibles qui lui soient identiques quant à l'aspect envisagé (p. 102).

Il s'ensuit ceci : « Saisir une détermination comme universelle, c'est sans doute la tenir pour susceptible en principe de se réaliser ailleurs que dans l'être où on la trouve. Mais c'est aussi savoir qu'à moins de lui découvrir un lien nécessaire avec la nature de cet être, rien ne permet à priori de l'affirmer présente en d'autres êtres, fussent-ils de la même espèce que le premier. C'est savoir, en d'autres termes que chaque cas particulier doit être examiné et justifié

en lui-même » (p. 108). Bref, une connaissance n'est véritablement abstraite qu'à la condition de pouvoir s'enrichir et évoluer.

Dans cette perspective, les rapports du concept à la subjectivité se trouvent éclairés décisivement, qu'il s'agisse du problème de la nature humaine et de l'individu, de celui d'une liberté et d'une essence permanente, de celui enfin d'une décision personnelle et d'une loi morale. Remarquons au passage que la subjectivité est ici l'homme en tant qu'il peut être atteint par concepts. Mais quoi qu'il en soit, l'auteur reconnaît à Bergson et aux « existentialistes » le mérite d'avoir montré une fois pour toutes que le « problème du pont » est absurde. Ces philosophes, les seconds surtout, ont eu le tort cependant de parler trop souvent comme s'ils n'admettaient pas la valeur de l'universel au moment même où ils s'en servent, plus ou moins correctement du reste.

Voilà les grandes lignes d'un ouvrage tout aussi décidé que les deux précédents d'un auteur épris de certitude et de tradition mais non de conformisme. Plus d'un lecteur se demandera pourtant si, dans ce livre, l'exercice de la réflexion ne contredit les principes fermement énoncés, et même assez souvent prouvés, pour n'aboutir, dans le dialogue avec d'autres pensées, qu'à de l'assez conforme à un genre d'abstraction assez particulier : le bon sens ironique. L'esprit qui s'y livre ici est assurément pointu et cultivé. Mais une vraie recherche sur et avec les philosophies existentielles ne se situe-t-elle pas, malgré tout, à un niveau plus profond ? Comment concilier en effet, d'un point de vue « scientifique », l'affirmation citée plus haut concernant l'examen de chaque cas particulier et la note 3 de la page 5 qui est rédigée comme suit : « *Il va sans dire* (nous soulignons) que le terme d'*existentialisme* est pris ici dans un sens assez large pour englober l'*existential* de Heidegger aussi bien que l'*existential* des autres "existentialistes" ». Ces autres étant Sartre, Jaspers, Marcel, Merleau-Ponty, celui qui a quelque peu étudié leurs œuvres ne peut que tomber en arrêt, puisque très explicitement Marcel, Jaspers et Heidegger refusent la dénomination d'existentialistes que Sartre continue du reste à leur accorder généreusement après l'avoir revendiquée

pour lui-même. Le P. Lebacqz appliquait donc assez bizarrement dans sa façon de travailler la règle abstraite qu'il énonçait si correctement par ailleurs. En un autre endroit encore, comment ne pas remarquer la généralisation malencontreuse qui se glisse dans ces phrases-ci, où nous mettons un mot en évidence : « Il est impossible d'être plus ou moins homme, cheval, chien, arbre ou triangle. *On* l'est tout à fait où *on* ne l'est pas. Mais *on* ne saurait l'être de telle façon qu'il ne puisse y avoir d'autres individus aussi complètement hommes, chevaux, chiens, arbres ou triangles » (p. 97). Si « *on* » peut être triangle, ce n'est guère, semble-t-il, que dans une fanfare. *On* peut encore se montrer chien ou travailler comme un cheval et « faire l'arbre » est un exercice classique du yoga. Les dernières expressions sont évidemment des métaphores, c'est-à-dire des manières de parler où il y a par essence du plus et du moins. Mais en dehors de la métaphore, quelle signification peut avoir le texte cité, du moins si « *on* » doit garder une valeur universelle ?

Ce qui manque ici c'est une analyse du fondement de l'universalisation ; car l'universel, l'auteur le suggère du reste, est un processus, ceci ne voulant nullement dire qu'il n'est pas tout entier de l'être et pour l'être. En refusant systématiquement, sous prétexte de clarté semble-t-il, toute analyse qui impliquerait un retour à un acte du sujet, le P. Lebacqz est arrivé, en plus des inconséquences déjà relevées, à redire sans les justifier autant, des vérités qu'il reproche à Heidegger par exemple : de n'avoir pas vues mais qui furent depuis longtemps « montrées » par ce philosophe. N'est-ce pas un des soucis importants de *Kant et le problème de la métaphysique* que de faire voir comment l'universalité du concept s'enracine dans la temporalité et dans le spatial ? Et *Die Frage nach den Dingen* entre autres a mis plus encore en relief que le concept est ce qui rend la spontanéité de l'esprit capable de laisser être les choses elles-mêmes — et non pas d'abord le plan selon lequel l'homme les anticipe pour s'emparer d'elles.

Pour discuter le problème des universaux avec les philosophies de l'existence il faut accepter de le poser d'abord au niveau

de « l'être au monde avec les autres » ; il faut voir qu'il repose tout entier dans « le problème d'autrui » ; il faut voir enfin qu'il est inséparable de cet événement universel et si particulier qu'est la mort.

C'est sous ces formes qu'il serait superficiel d'appeler « romantiques » que se pose de nos jours le vieux, l'éternel problème des universaux. Si l'on a pu dire souvent qu'il constitue la question la plus importante de la philosophie, n'est-ce pas en définitive parce qu'il est à sa façon *meditatio mortis* ? Était-ce à cela que réfléchissait le P. Lebacqz lorsque, quelques mois après la publication de cet ouvrage, il fut, au retour d'une promenade, happé par un camion et tué sur le coup ? Il est certain en tout cas que la philosophie avait longuement préparé cet esprit toujours en recherche à l'ultime et universelle rencontre de l'existence singulière.

Henri DECLÈVE

Yves CONGAR, *L'Église, de saint Augustin à l'époque moderne*, éd. du Cerf, 1970, coll. *Histoire des dogmes*, 480 pages.

Une large partie de l'immense labeur théologique du P. Congar a été consacrée à l'ecclésiologie. C'est, sans nul doute, ce qui lui permet de pouvoir résumer en 480 pages l'histoire de ce thème de la théologie depuis s. Augustin jusqu'à nos jours. Et la compétence indiscutable de l'auteur nous garantit la valeur de cette entreprise périlleuse. De même sa connaissance prodigieuse des théologiens et de leurs œuvres ainsi que son esprit de synthèse non moins prodigieux lui permettent de mettre un instrument de première valeur entre les mains de tous ceux qui s'intéressent à l'ecclésiologie. En dépit de la concision qui s'imposait, en dépit aussi du lourd appareil scientifique, le volume demeure de lecture relativement facile ; il est parfois même quasi envoûtant.

Ce livre sera particulièrement utile aux étudiants en théologie qui ne se contentent pas d'une synthèse — serait-ce même celle de Vatican II qui est un magnifique aboutissement, — mais qui veulent connaître les sources de cette synthèse et les diverses

étapes de l'évolution qui a permis d'y arriver. On redécouvre, depuis quelque temps déjà, l'importance de l'histoire en théologie : il est regrettable qu'on l'ait longtemps méprisée. Elle seule permet de ne rien absolutiser de ce qui est pensée des hommes ; de comprendre que même les grands maîtres ont leurs limites et que le savoir théologique, s'il veut progresser, doit retenir de chacun ses meilleures trouvailles. À ce compte, le volume pourrait même être utile à certains professeurs !

Nous avons maintenant les grands jalons qui balisent la route de nos recherches sur ce thème si important de l'Église, qui a mis un temps étonnamment long à se constituer en traité théologique. Les bonnes études sur l'Église dans le Nouveau Testament ne manquent pas. Bardy avait déjà sillonné le chemin depuis Clément de Rome jusqu'au Concile de Nicée. On a bien exploité l'ecclésiologie des Pères. Congar vient jaloner une longue période où cependant certains vides avaient déjà été comblés.

Jean-Guy PAGÉ

Jean GIRARDI, *Amour chrétien et violence révolutionnaire*, Paris, les Éditions du Cerf, 1970, volume de 96 pages.

La conscience chrétienne est aujourd'hui profondément déchirée entre ses théories traditionnelles sur la guerre juste et la situation révolutionnaire qui prévaut actuellement dans le monde. Comment, après avoir évité au Concile une condamnation totale de la guerre, rejeter aujourd'hui toute violence révolutionnaire ? Comment, après avoir justifié pendant des siècles la violence agressive des colonisateurs, juger sévèrement la violence défensive des colonisés ? Ce sont de telles questions que le Père Girardi aborde de front. Partant de la forte charge affective des diverses prises de position sur ce sujet, il tient d'abord à signaler les dimensions du problème. Cette question met en cause des perspectives d'ensemble et des valeurs de fond : l'idéal d'un monde nouveau à construire, le système actuel de violence. Aborder ce problème exige qu'on porte un jugement sur la société présente